



Face à ma mort

Jean-François CALLENS



Atteint d'un cancer, Jean-François Callens témoigne avec humour et réalisme d'un parcours qui n'est pas terminé. Il explique comment il est aidé par la foi de l'Église, et principalement par la Parole de Dieu et le Catéchisme de l'Église Catholique, à vivre chaque journée de la dernière étape de sa vie ici-bas, dans l'espérance et la perspective de l'au-delà.

« Un livre qui étonne, qui dérange, mais un livre-événement qu'il faut lire pour envisager notre propre mort et celle de nos proches. Nous savons, en fermant cet ouvrage décapant et consolant, que nous ne partons pas vers une destination inconnue, bien au contraire : nous partons vers les bras de notre Père. » Odile Haumonté



Jean-François Callens, surnommé *Doudou*, marié à Évelyne, est passé de l'aviation à l'adoration à la suite d'une expérience intérieure forte de l'amour du Père. Il est entré à la Communauté des Béatitudes en 1981, au service de l'évangélisation.

Il a été nommé en 2012 par le commissaire pontifical de la Communauté, Fr. H. Donneaud, « Représentant des Béatitudes et de son charisme dans l'exercice de sa mission de prédicateur de l'Évangile, à l'intérieur comme à l'extérieur de la Communauté ».



Ouvrage du même auteur :

L'amour souffle où il veut, itinéraire d'un globe-trotter de Dieu, EdB 2006.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

C'est littéralement : fondre en larmes. Je suis blotti dans une présence enveloppante. Je ne veux pas en sortir et je ne peux y rester. Je suis vidé, purifié et rempli, brûlé et liquéfié. Ce doit être ça, le Purgatoire.

Je ne vois rien, mais je perçois ce vieil homme frêle tout là-bas, qui vient d'ouvrir la porte et qui court. C'est bien vers moi qu'il court, dans la poussière et les cailloux de la distance qui nous sépare, en agitant les bras. C'est bien mon Père qui court vers moi (cf. Lc 15, 11-32).

Et moi, au lieu de courir à mon tour, je bloque comme un âne.

Oh, mon Dieu, c'est Toi qui cours vers moi !

Et je ne bouge pas. Ce qui reste de chair dans mon cœur de pierre se rue vers Toi, mais moi je suis littéralement pétrifié.

C'est comme un cauchemar où l'on sait devoir courir et les jambes se dérobent sous nous. Ce qui en moi était fait pour courir vers Lui s'est comme endurci. Cette passivité impuissante devant cette vulnérabilité d'amour qui court vers moi est insupportable. Purgatoire.

Le Père m'a sauté au cou. Il me serre contre Lui. Il m'étreint, Il me regarde. Il m'embrasse. Je bredouille :

J'ai péché... je ne mérite plus...

Autrement dit : avant, je méritais. L'énormité me saute au cœur. Comment puis-je oser penser mériter son amour ?

Allais-je enfin reconnaître l'amour que ce Père, tendre au-delà de toute tendresse, avait pour moi, depuis toujours, dès avant la création du monde ? Il ne m'aimait pas seulement quand je bossais dans sa propriété, étais gentil avec les pénibles et pardonnais au frangin. Il m'aimait maintenant, alors que je lui revenais couvert d'excréments de cochons et que j'avais... et que j'avais tout gâché.

Il m'avait guetté. Je comprenais qu'Il me disait en quelque

sorte : « Je t'attendais parce que j'étais sûr que tu reviendrais. »

Mais comment pouvait-Il être sûr que, dans mes lâchetés, déchéances, mensonges, je trouverais le courage de Lui revenir ? Et je comprends : « Comment oses-tu douter que ton père ne puisse pas être sûr de toi, mon grand ? Je savais que tu reviendrais parce que tu es mon fils. »

Je suis revenu en effet parce que toute misérable, lamentable, épouvantable, méchante, cruelle... qu'ait été ma conduite au long de ces années, je reste son grand. Quelque part, je lui ressemble. Je suis librement revenu. Je ne suis donc pas foncièrement un salaud condamné d'avance à être gracié mécaniquement, quoi que je fasse.

En partant avec ma part d'héritage, je l'avais privé de ma présence de fils. Oh ! le mot était faible. Je l'avais amputé, mutilé. Il ne s'agissait pas tant d'une offense insolente que d'une épouvantable cruauté.

Et Il me retrouvait enfin. Et pendant que je déplorais de n'avoir pu prendre une douche et m'être changé, avant de me présenter correctement, pour lui expliquer positivement mes regrets... Lui me sautait au cou, là, dans cet état, au milieu de l'allée. Je puais le pourceau, paralysé de rigidité. Mais pourvu que je me laisse faire, Il pouvait enfin me câliner, caresser, embrasser tendrement...

Le péché grave était d'abord le refus de se laisser aimer. L'amour du Père est total, infini, sans limite ni condition. Et j'avais osé penser qu'il fallait, un-peu-quand-même-quoi, être à la hauteur, le mériter.

Par des larmes terriblement brûlantes au fur et à mesure que des morceaux de cœur dégelaiement, je commençais à comprendre l'épouvantable et irrémédiable dégât que j'avais commis. Impossible à réparer. « Purgatoire ».

Ô Père, pardon, pardon !

Mon Père m'appelle !

Une telle brûlure eût dû changer ma vie de fond en comble. Et elle avait changé radicalement, c'est vrai, mais s'étaient entassés par couches, au long des années besogneuses, tiédeurs, compromis et abus de grâce.

Maintenant, approchant du soir de ma vie, contrit, je me repositionne à partir des deux jalons qui me signalent la porte d'entrée de la logique de l'amour fou.

Dans, lors de ma mort, je vais entendre un appel (n° 1011), une dernière déclaration d'amour et une demande en mariage (n° 221).

Le cancer me rend soudain l'invitation aux noces plus pressante et me réveille :

Ciel, dans quel état suis-je ?

Est-ce le moment de négocier ? D'entrer dans la phase trois du processus de deuil, « le marchandage » : *Pas si tôt, mon Dieu, encore un peu, on verra ça plus tard ; si tu me guéris, je te promets... etc.*

Ce n'est pas nouveau pour moi, ce qui l'est est l'urgence rappelée.

Oui, tout cela est redoutable et fort intimidant, mais... pardonnez-moi l'expression, super excitant comme... comme un rendez-vous amoureux, la première fois !

Et je reviens au n° 1011 :

« Dans la mort, Dieu appelle l'homme vers Lui. C'est pourquoi – oui, lisez bien : « c'est pourquoi » – le chrétien – même l'ordinaire comme moi – peut éprouver envers la mort un désir semblable à celui de saint Paul : “*J'ai le désir de m'en aller et*

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Accueillir, ou non, le salut offert

Le jalon n° 1864 me sert à équilibrer ma crainte filiale et ma confiance filiale :

« Il n’y a pas de limites à la miséricorde de Dieu, mais qui refuse délibérément d’accueillir la miséricorde de Dieu par le repentir rejette le pardon de ses péchés et le salut offert par l’Esprit Saint. Un tel endurcissement peut conduire à l’impénitence finale et à la perte éternelle. »

Il n’est pas dit que le total de l’addition : refus délibéré d’accueillir la miséricorde + rejet du pardon et du salut offert + endurcissement du cœur = l’enfer. Point barre. Mais il est dit qu’une telle addition, un tel endurcissement, « **peut conduire** » à l’impénitence finale et, par voie de conséquence, à la perte éternelle.

Ah... merci le Caté pour ce « peut » !

L’Église ne solde pas le salut depuis Vatican II comme le lui reprochent certains frères chrétiens crispés. Mais elle est suprêmement attentive à ne pas se mettre à la place de Dieu et à glisser du jugement humain entre le Seigneur des miséricordes et le plus pervers des pécheurs.

Mais j’en reviens à cette dramatique *impénitence finale* toujours possible.

Prenons par exemple une vie d’infractions au huitième commandement. « Le mensonge en soi ne constitue qu’un pécher véniel » (n° 2484), mais sur un chemin large, facile et s’éloignant de Dieu, il devient vite péché mortel.

Il finit par détourner l’âme de Dieu qui est Vérité absolue, en

l'amenant à préférer un bien inférieur, sa propre vérité mensongère.

Le péché devient mortel « quand il lèse gravement la justice et la charité » (cf. n° 2484). Les trois ingrédients qui font le péché mortel sont : matière grave, commis en pleine conscience et délibérément (cf. n° 1858 à n° 1861).

Puis, au soir d'une vie sans repentir, construite sur le mensonge, vient « la rencontre » avec celui qui a dit : « *Je suis la Vérité.* » (Cf. Jn 14, 6)

Le jugement repose sur la liberté du choix posé : « Nous ne pouvons pas être unis à Dieu à moins de choisir librement de l'aimer » (n° 1033), dans la vérité : « Devant son regard s'évanouit toute fausseté. » (*Spe Salvi* § 47)

Tout ce qui pourrait diminuer l'exercice de la liberté disparaît. Demeurent : 1/ une pleine conscience que c'est cette rencontre avec Lui qui est bien l'acte décisif du jugement ; 2/ une pleine compréhension des conséquences éternelles aussitôt après le jugement ; 3/ une pleine lucidité des dommages causés par ces péchés contre la vérité qui ont détruit la charité ; 4/ une pleine intelligence du mystère pascal.

Un peu facile, alors, le choix ! rétorquent les partisans crispés du petit nombre des élus.

Croyez-vous ?

C'est une chose que de choisir *in extremis*, dans la précipitation et le dos à l'abîme, entre un paradis de délices et un enfer de tortures... Vous parlez d'un choix libre !

Mais c'en est une autre que d'avoir à choisir, tout compte fait, en pleine lumière et paisiblement, entre d'un côté : l'humiliation de l'aveu après tant de spectaculaires dénégations, la demande de pardon après tant de refus méprisants, l'acceptation de l'impuissance à réparer, et de l'autre : l'orgueilleuse dignité

d'avoir raison malgré tout, l'enivrante et capiteuse affirmation d'assumer ses actes passés.

Choisir implique d'exclure ce que l'on ne choisit pas. Choisir Dieu, c'est exclure Satan, c'est renoncer à ce qu'il propose : l'isolement fier, la solitude autosuffisante, l'indépendance égoïste, le refus absolu de servir, l'affirmation de soi.

C'est repoussant pour l'orgueil que de devoir accepter la compagnie des humbles, des doux, des larmoyants, des pauvres éperdus de gratitude, de dépendance et de confusion.

Le Ciel est une horreur pour ceux qui n'acceptent qu'eux-mêmes, pour ceux qui se vantent de ne devoir rien à personne et qui refusent farouchement l'agenouillement de l'amour. Et nul ne choisit jamais ce qui lui fait horreur.

Pour une âme forgée par une vie de mensonges bétonnés d'égoïsme, de volonté dominatrice, de mépris, la perspective d'une communion sans fin avec des âmes transparentes les unes aux autres, où chacune est éternellement occupée à servir humblement toutes les autres, à donner à toutes les autres ce qu'elle a reçu gratuitement, est tout bonnement... affreuse !

En comparaison, l'auto-exclusion dédaigneuse qui isole et sépare de ce qui a été abhorré toute une vie : la différence, l'altérité, l'autre et l'autre avant soi, est mille fois plus attrayante.

Comme un levier dont la longueur du bras sera proportionnelle à l'orgueil et dont le point d'appui sera l'égoïsme, la tentation de rejeter l'éternel échange d'amour (cf. n° 221) sera d'une formidable efficacité pour ceux qui auront refusé toute leur vie de se faire petit comme un enfant émerveillé et accueillant (cf. Mt 18, 3-4).

Cette infernale logique débouche sur l'aversion volontaire de Dieu, de ses goûts, de la communion avec Lui et avec ceux qui

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

J'ai ensuite l'Église qui met à mon service la puissante efficacité des sacrements de Pénitence-Réconciliation, Onction des malades et Eucharistie.

J'ai également l'aide autant invisible que fiable de la relation fraternelle quand elle est restaurée.

Enfin, j'ai l'assistance technique de la Science médicale, avec des médecins bien formés et une protection sociale sans laquelle je n'aurais pas accès à ces examens et médicaments calibrés et très chers, que je dois à l'obstination généreuse de mes aînés, à un pays prospère, libre et en paix.

Qu'ai-je mérité dans cette liste de cadeaux que je vais détailler ?

Rien, c'est grâce sur grâce.

I. L'amour de l'épouse dans la grâce du sacrement du Mariage

« Cette grâce propre est destinée à perfectionner l'amour des conjoints et à fortifier leur unité indissoluble. » (n° 1641)

Depuis notre mariage, nous avons, Évelyne et moi, toujours été dans le même avion pour affronter la météo de la vie, ses éclaircies et joies comme ses grains et épreuves.

C'est presque en même temps – Évelyne à l'offertoire, moi au Pater – que nous avons fait une rencontre intérieure forte du Dieu vivant, exactement la veille de notre mariage. Expérience qui nous a amenés à nous engager pleinement et bénévolement au service de l'Église, dans une communauté où nous avons œuvré ensemble depuis presque trente-cinq ans, dans la même rangée de vigne, avec les mêmes outils.

Nous avons ensemble sué, veillé, prié pour l'éclosion de fleurs et de fruits. Et, ensemble, nous avons persévéré dans les

humbles difficultés ordinaires du disciple : le froid humide, l'inconfort précaire, la frugalité de la dépendance, la fatigue harassante des déplacements, l'incertitude du lendemain.

Sur un arrière-fond de joie et de paix, parce que nous nous aimions et que Dieu nous faisait sentir qu'Il nous aimait, nous avons pleuré ensemble les échecs et incompréhensions, et nous avons pardonné ensemble les trahisons et jalousies.

Nous avons vécu ces années – que nous ne regrettons pas, mais que nous ne recommencerions pas ! – en tant qu'« habilités à représenter la fidélité de Dieu et à en témoigner » (cf. n° 1647).

Habilités à représenter – par le sacrement de mariage – la fidélité de Dieu à son alliance, la fidélité du Christ à son Église, *et à en témoigner*.

Représenter et témoigner... Rien que ça !

Pour rester dans l'imagerie aéronautique, nous pilotions le même avion à égalité d'engagement et de motivation.

Évelyne, la chair de la chair de mon cœur, « mon vis-à-vis, mon égale, la toute proche de moi, donnée par Dieu comme un secours, représentant Dieu en qui est notre secours » (cf. n° 1605), acceptait par douceur amoureuse l'effacement du copilote, quand mon ego s'attribuait trop souvent la casquette de Captain.

Nous ne fusionnions pas, au contraire, les différences très marquées de nos personnalités nous rendaient complémentaires pour le pilotage de l'avion sur une trajectoire par définition commune.

Mais avec l'annonce d'un cancer incurable, soudain, nous ne sommes plus dans le même avion, mais dans deux, et il y en a un qui perd du carburant.

La passion n'est pas la compassion.

Il y a la solitude du malade, tentant par délicatesse de cacher

ses états d'âme qu'il gère comme il peut, et la solitude de celui qui vit avec le malade, dissimulant par délicatesse son angoisse, sa peine et ses interrogations.

Ces solitudes peuvent s'additionner, creusant une distance, diminuant la communication, entraînant le repliement sur soi de chacun et, à terme, réduisant l'échange d'amour par des trajectoires divergentes.

Mais Dieu, Lui, veut « une unité indéfectible de nos deux vies » (cf. n° 1605). Dieu nous appelle « à grandir dans la communion à travers la fidélité quotidienne à la promesse du don mutuel total que comporte le mariage » (Cf. n° 1644).

Il veut nous faire expérimenter avec une intensité nouvelle l'efficacité fonctionnelle de ce sacrement de mariage au quotidien, qui permet une navigation sûre entre les tentations d'isolement et de repliement sur soi-même, et qui aide « à s'ouvrir à l'autre, à l'aide mutuelle, au don de soi » (cf. n° 1609).

Quand un pilote de chasse se trouvait en panne électrique au-dessus de l'océan la nuit, dans l'incapacité de communiquer et d'apponter sur le porte-avions, la procédure était d'effectuer des triangles de détresse pour se signaler au contrôle radar et d'attendre l'équipier qui viendrait se mettre en patrouille à ses côtés.

Il ne restait alors au pilote en grave difficulté qu'à s'accrocher à l'équipier, coller à ses manœuvres pendant la percée de la couche nuageuse et jusqu'en courte finale où il serait laissé seul de nouveau, mais parfaitement dans l'axe du porte-avions, dans la bonne attitude, la bonne configuration et la bonne vitesse.

Exercice difficile à exécuter, exigeant beaucoup de confiance, mais sans alternative.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

le Christ tout entier » (cf. n° 1374 et Concile de Trente), c'est Celui-là même qui, dans « le temps du “passage” à la communion avec Dieu » (*Spe Salvi* n° 47), me portera en Lui au Père.

Comment ne m'aiderait-il pas, à l'insu de mon orgueil et par son exemple, à transformer ma pauvre mort ordinaire « en un acte d'amour et d'obéissance envers le Père » (n° 1011) pour sa Gloire ?

Et l'Église me donne ce conseil-jalon :

« Par la même charité qu'elle allume en moi, l'Eucharistie me préserve des péchés mortels futurs. » (n° 1395)

Plus je participe à sa Vie par ce sacrement, plus je progresse dans son amitié, plus il me *sera difficile de rompre avec Lui par le péché mortel.*

III. La restauration des relations fraternelles

Ah ! qu'il est bon de vivre ensemble en frères... (Cf. Ps 133, 1)

Oui, il est bon... si !

Si nous gardons conscience d'être débiteurs les uns envers les autres (cf. n° 2845) et si nous nous remettons nos dettes réciproques. C'est la condition *sine qua non*. Il n'y aura dans le Royaume que ceux qui se seront mutuellement faits miséricorde.

L'image de la dette très parlante aujourd'hui est dans la prière du Notre Père : « Et remets-nous nos dettes comme nous aussi remettons leurs dettes à nos débiteurs. » Et elle est reprise par Paul : « *Ne gardez entre vous aucune dette, sinon celle de l'amour mutuel.* » (Rm 13, 8).

Nous marchons dans l'aéroport de la vie vers le Terminal avec

deux valises que nous avons tendance à conserver farouchement jusqu'au bout en bagage cabine. Mais les bagages d'aucune sorte ne sont autorisés car la porte du royaume est étroite ; il faut s'y présenter nu et les mains vides.

L'une des valises contient nos dettes, les pardons que nous n'avons pas formulés, les torts et erreurs que nous ne voulons pas reconnaître, les péchés que nous refusons d'avouer... Bref, ce que nous devons à Dieu et à nos frères, qui plombe la relation et qu'il faudra bien régler « *jusqu'au dernier centime* » (cf. Mt 5, 26).

En vieillissant, je prends particulièrement garde à ne pas m'endetter davantage et à demander de bien vouloir me remettre ce que je dois dès qu'au hasard d'un détour, on m'en fait prendre conscience. « Veuillez me pardonner » est une formule qui sied à l'âge, il faut seulement qu'elle sonne juste et ne soit pas de convenance.

L'autre valise contient, plié, archivé, ce qu'on nous doit, ce que nous ne voulons pas que l'autre emporte au paradis, ce dont il doit rendre gorge, ce dont nous exigeons le remboursement, intérêts compris, jusqu'à la dernière pièce avec des excuses et une amende !

Bonne nouvelle, la première valise est surveillée par notre amour propre dont la fatigue grandissante avec les années permet qu'elle soit vidée progressivement. Par contre, mauvaise nouvelle, la vigilance du gardien de la seconde : notre bon droit campant sur la justice, tend à se rigidifier avec les ans et la valise s'alourdit !

Si, pour me préparer à la mort, je dois demander pardon en commençant par les plus proches, principalement pour mes omissions d'amour et sans oublier les coups portés à l'amour, je dois également vérifier que j'ai bien remis tout ce qu'on me doit.

Impossible de me présenter avec mes droits chez le Père où tout n'est que grâce.

Vous comprenez que le processus de la remise des dettes n'est pas une affaire de peu d'importance, surtout en fin de vie !

Il commence par une reconnaissance de l'étendue de la dette et de ce qu'elle a provoqué dans ma vie. Pas commode, pour l'honorable senior superficiellement en paix avec son passé, d'entendre dans son vieux cœur mal soigné le bambin, le gamin qu'il fut, puis l'ado, le jeune homme réclamer leurs droits, demander justice souvent pour des broutilles, insolubles de toute façon.

Il croyait tout cela évaporé avec le temps et s'estimait ainsi dispensé au soir de la vie d'avoir à pardonner peccadilles comme meurtrissures. Mais on ne se débarrasse pas de son passé comme de vieux objets jetés à la déchetterie. Et la mémoire n'est pas une alliée.

Vient la phase deux : l'addition des renoncements est lourde. On la sent passer !

Renoncement à notre besoin d'une mise à plat, d'une explication chronologique, complète, détaillée, circonstanciée, sans ambiguïté, que le débiteur ne peut ou ne veut pas donner.

Renoncement à notre refus de son silence, en acceptant ses limites et faiblesses, son mystère.

Renoncement à le réduire à son acte.

Renoncement à l'enfermer définitivement dans un cul de basse fosse de mémoire !

Renoncement à la rancune qui réactive et creuse la blessure en aggravant la dette, à la vengeance qui consiste à lui souhaiter un mal pour jouir de sa chute.

Renoncement au marchandage du donnant-donnant.

On sort d'une telle démarche intérieure démuni, humilié à nos

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

libère d'une voix si douce, et ferme, et sans appel que tous les démons, eux, en tremblent : « Fais tout ce qu'Il te dit ! »

Et je veux, à cette heure-là, tourner mon cœur, sinon mes yeux si je ne le peux, vers mon épouse, car elle m'a assuré il y a quelque temps que ce ne serait pas une séparation, mais un envoi : « C'est Lui, va ! » me diront son cœur, ses yeux, sa main, sa prière, sa voix.

Non seulement elle accepte l'heure du Père pour moi, mais elle la veut. Le chant de son âme ne sera pas : « Ne me quitte pas ! », mais : « Va vers le Père ! »

C'est le plus beau cadeau qu'elle pouvait nous faire, à Dieu et moi. Elle accepte de mourir à sa peine pour notre joie.

Merci, mon épouse chérie, quand sera venue l'heure de ton départ, je serai au rendez-vous... Mais tu me laisses la meilleure part, comme d'habitude, et j'en pleure dans la joie.

La conséquence de son don rejaillit dans notre quotidien qui n'est pas une salle d'embarquement. Nous n'avons jamais autant ri, même au milieu de la nuit quand nous discutons de son engagement dans la pastorale des funérailles de la paroisse en guise de répétition générale aux miennes, ou des soins palliatifs à domicile et de l'odeur de malade que je redoute plus que ma mort...

Elle m'a expliqué avoir compris que Dieu lui proposait « *aujourd'hui vie et bonheur ou mort et malheur* » (cf. Dt 30, 15), qu'elle avait le choix – c'est toujours une question de choix ! – entre s'attrister de ne plus vivre de ce qui m'arrivait ou se réjouir d'aujourd'hui et rendre grâces pour tout ce que nous avons vécu.

« Va ! »

Alors, libre de partir, j'imiterai Pierre :

Seigneur, si c'est l'heure du Père et si c'est bien Toi, le

Crucifié-Ressuscité, qui m'aime et s'est livré pour moi, l'envoyé du Père pour me ramener à Lui, je ferai tout ce que tu diras, donne-moi l'ordre de venir à toi en marchant sur la mort car « l'homme ne peut répondre pleinement à l'amour divin par ses propres forces » (n° 2090).

Et je sais que la Parole sera immédiate, d'une force irrésistible, elle fusera en impératif catégorique, la même voix qui créa du néant la lumière, le cosmos et les anges : « *Viens !* »

J'espère tellement fort qu'au fond, je sais, oui je sais que, comme Zachée et Bartimée, je me précipiterai. Comme Pierre sur le lac, qui ne tourna pas le dos à Jésus pour descendre précautionneusement en se cramponnant des deux mains au plat bord et en reculant pas à pas au cas où, mais qui sauta des deux pieds sur la mer déchaînée, je quitterai ma barque terrestre sans peur et de grand cœur, avec *parrhesia* que le Catéchisme explicite par cette suite splendide de mots : « simplicité sans détour, confiance filiale, joyeuse assurance, humble audace et certitude d'être aimé » (n° 2778).

Enveloppé de la prière de l'Église comme par une nuée, rejetant tout ce qui pourrait m'entraver, « *les yeux fixés sur Jésus* », j'espère bondir et courir l'ultime épreuve de confiance aimante proposée (cf. He 12, 1-2), « *droit de l'avant, tendu de tout mon être, pour tâcher de saisir* » Celui qui a saisi mon cœur. J'espère courir « *vers le but, en vue du prix que Dieu m'appelle à recevoir* » (Ph 3, 12-14). J'essaierai de courir plus vite que les vagues montantes du diabolique Accusateur, pour m'effondrer contre Jésus.

« *Oh non, frères, je ne me flatte point d'avoir déjà saisi !* »
(13)

Je dis simplement que ma course dépendra de mon désir ! Je dois seulement espérer « que Dieu me donnera la capacité de

l'aimer en retour » (n° 2090).

Car s'il advenait que la constance me manquât, que l'élan du désir retombât, qu'au vacarme de l'Adversaire, je me misse à douter de l'inconditionnel amour de Jésus pour moi, il me suffirait, en m'enfonçant, d'invoquer son Nom donné par son Père, qui est sa mission et sa passion : « *Yeshua*, Dieu sauve ».

Jésus, à moi !

« *Quiconque invoquera le nom du Seigneur sera sauvé.* » (Rm 10, 13).

« *Au Seigneur mon cri ! J'implore. Au Seigneur mon cri ! Je supplie... sois attentif à ma clameur, je suis au fond de la misère.* » (Ps 142, 2, 6) ;

« *Fais vite... Je suis à bout de souffle, ne cache pas loin de moi ta Face, je serais de ceux qui tombent dans la fosse.* » (Ps 143, 7) ;

« *D'en haut étends la main, Seigneur, sauve-moi, tire-moi des grandes eaux.* » (Ps 144, 7)

« *Si je marche au milieu des angoisses... Tu étends ta main et me sauves.* » (Ps 138, 7)

Matthieu, témoin direct de l'aventure de Pierre cette nuit-là, attestera jusqu'à la fin des temps qu'à peine la dernière syllabe du *sauve-moi* ayant retenti, couvrant les bourrasques sur le lac, aussitôt Jésus tendit la main et le saisit (Mt 14, fin du verset 30, début du verset 31).

Le *aussitôt* de Jésus est comme un réflexe de miséricorde, qui précède *in extremis* le *aussitôt après la mort* de Benoît XII. À la pointe extrême de la foi qui espère, la réponse de Dieu est : « *Aussitôt* ».

Il me saisira, je le saisirai, nous nous saisirons ! Si, pour

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Ce livre vous a plu,
vous pouvez, sur notre site internet :
donner votre avis
vous inscrire pour recevoir
notre lettre mensuelle d'information
consulter notre catalogue complet,
la présentation des auteurs,
la revue de presse, le programme des conférences
et événements à venir ou encore feuilleter
des extraits de livres :
www.editions-beatitudes.fr

7 jalons pour un parcours

Couverture

4ème de couverture

Ouvrage du même auteur

Copyright

Titre

Remerciements

Avant-propos

1 - Face à l'annonce d'une mort rappelée

- Mon manuel de vol : le CEC
- Le secret de Dieu
- Comment revenir vers Dieu ?
- Mon Père m'appelle !
- Libre de me sauver ou de me perdre

2 - Entre Benoît XII et Benoît XVI, les balises d'aciélissage

- Le temps de la miséricorde
- Une porte qu'on franchit à genoux

3 - Accueillir, ou non, le salut offert

- Trois erreurs à ne pas commettre

4 - L'attente confiante

- Le Juge et le Sauveur

5 - Un acte d'obéissance et d'amour envers le Père

- I. L'amour de l'épouse dans la grâce du sacrement du Mariage
- II. Les sacrements qui préparent à la Patrie
- III. La restauration des relations fraternelles
- IV. Devoirs d'état de malade

6 - Une immersion toujours nouvelle dans l'immensité de l'être

- L'heure de l'envoi et l'heure du choix

7 - Non la fin de tout, mais le commencement

- Continuité et glorification de notre corps
- Le jugement et la justice
- Entrer dans l'éternelle jeunesse

Les derniers mots sont à l'épouse chérie

7 jalons pour un parcours

TÉMOIGNAGE



Face à ma mort

Jean-François CALLENS



EdB